

Le sac du Japon

ADOLF MUSCHG

Schneider avait étalé ses documents et occupaient tous les sièges vides de son compartiment, comme s'il eut été chez lui.

Ils n'étaient pas plus de cinq passagers dans le wagon de première classe en tête du «Sprinter» reliant Ulm à Friedrichshafen. Un couple d'un certain âge s'était installé dans le compartiment le plus proche de la cabine du conducteur; de l'autre côté du couloir, une femme lisait, la trentaine passée, vêtue d'une robe vert-de-mer et coiffée d'une façon sophistiquée; montée à Ulm à la dernière seconde, elle soulignait sa présence d'un parfum entêtant. À la hauteur de Schneider, un homme, la quarantaine athlétique, le front dégarni, cravate et costume sombre, marmonnait à mi-voix en pianotant sur son ordinateur portable. Sa jambe gauche était agitée d'un tressautement incessant.

Soudain, un coup violent porté contre le châssis du wagon. Les essieux? Mais le wagon, dans ce cas, n'aurait-il pas dû pencher en avant, aller de travers, *dérailer*? Les roues restèrent sur les rails, le temps en tout cas que le train s'immobilise une centaine de mètres plus loin, sur un remblai en plein milieu d'un champ.

Schneider attrapa son sac sur le siège en face de lui et le plaça entre ses jambes, comme un pingouin son œuf.

Par la fenêtre du train, il aperçut un détachement de cyclistes bariolés qui regardaient fixement dans la direction d'où était arrivé le train. Ils s'étaient arrêtés sur le chemin au pied du remblai dont la hauteur atteignait presque celle des arbres de l'autre côté. Derrière ceux-ci, le regard s'ouvrait sur des champs fraîchement retournés, et, dans le lointain, au pied des collines boisées, une agglomération se dessinait autour d'une construction monumentale mais indéfinissable.

Le haut-parleur se mit à grésiller. À peine compréhensible, l'annonce ne laissait pourtant aucune place au doute.

«Accident de personne. Temps d'attente incertain.»

Après un court silence, la dame en vert-de-mer se leva et répéta d'un ton irrité: «Temps d'attente incertain!» Elle retira ses lunettes et, tout en gardant son livre à la main, toqua contre la porte de la cabine du conducteur, abaissant déjà la poignée. La silhouette indéfinie du chauffeur se dessina dans l'entrebâillement; les stores de la cabine étaient abaissés.

«Ça va durer combien de temps? J'ai un rendez-vous! – On ne sait pas, dit l'homme sans bouger, une heure, deux. – Ils vont envoyer un bus?»

Pas de réponse. La dame referma la porte et regagna sa place d'un pas hésitant.

«Incroyable! siffla le retraité. C'est d'un mort qu'il s'agit!»

Elle le toisa du regard et avança vers Schneider.

«Mon téléphone ne fonctionne pas, plus de batterie, est-ce que je pourrais emprunter le vôtre? – Je n'ai pas de natel, répondit Schneider. – Prenez mon téléphone», dit l'homme d'affaires, le lui tendant déjà. Son genou n'arrêtait pas de tressauter.

«Merci beaucoup», répondit-elle, et, se tournant vers Schneider: «Pourriez-vous garder un œil sur mes affaires?» Elle quitta le wagon.

«C'est d'un mort qu'il s'agit!» gronda le vieux monsieur derrière elle. Sa femme hocha vivement la tête. Il toqua à la cabine du conducteur et finit par l'ouvrir lui-même. L'homme était au téléphone.

«Je voudrais m'excuser pour le comportement de la dame, dit le retraité, au nom de mon épouse également. C'est tout de même d'un mort qu'il s'agit, n'est-ce pas? – Déjà le troisième en un mois, dit le conducteur. – Ces gens se rendent-ils seulement compte de ce qu'ils infligent aux autres? Était-il jeune?»

Mais le chauffeur ne parlait plus qu'avec son appareil et le vieux monsieur retrouva sa femme, pantelant de réparation rendue.

Le groupe de cyclistes en contrebas s'était mis à discuter avec véhémence. Des seniors des deux sexes, moulés dans leurs shorts courts et parés de casques. L'un d'eux commença à longer le train vers l'arrière, il fut retenu par ses camarades. On vit alors une lumière bleue clignoter au loin.

«On attend la relève, évidemment, dit le vieil homme, et dire qu'on ne peut même pas ouvrir les fenêtres. – Ça vaut mieux, dit sa femme. – Enfin imagine, en cas de panique!»

Des voyageurs de la deuxième classe entrèrent dans le wagon, inspectant l'extérieur. «Il est plus loin derrière», déclara le retraité. La voiture de police était arrivée en bas du talus, un agent en descendit et elle continua lentement sur le sentier avant de disparaître. Dans l'intervalle, le champ s'était rempli de monde; des piétons approchaient avec curiosité du lieu d'où, apparemment, l'on voyait quelque chose. Un groupe de promeneurs s'amassait devant le policier qui bloquait l'accès au chemin piéton, tandis que d'autres véhicules approchaient. Une camionnette du service d'entretien des voies fit descendre plusieurs personnes en vestes fluorescentes; une ambulance longea les rails vers l'arrière du train.

«Relevé des empreintes, pour autant qu'il en reste quelque chose, dit le retraité. Les pompiers vont venir aussi, garanti!»

Après un moment, la dame au parfum revint et rendit son téléphone au businessman. D'un geste, il déclina sa proposition de payer. Elle resta plantée devant Schneider.

«C'est libre?»

À peine avait-il dit «Je vous en prie» qu'elle rassemblait ses affaires et s'installait, il aperçut alors le titre de son livre: *Moby Dick*.

«Vous préférez être dans le sens du train? – À l'arrêt, ça n'a pas d'importance. – Schneider. – Vous dites? – Schneider, mon nom. – Iris. Iris Duss. Comme *bobet* en allemand. – Je ne connais pas ce mot, je suis Suisse. – Ça s'entend, si vous permettez. – Et si je ne permets pas?»

Elle rit: «Je vous avais déjà remarqué tout à l'heure, *si vous permettez*. J'ose vous demander ce que vous lisez? – Un poème.»

«Aucune gêne!» entendirent-ils s'exclamer une rangée plus loin.

Un sifflement jaillit du haut-parleur, pas très fort, mais persistant. Des hommes en vestes fluorescentes se frayaient un chemin dans les fourrés du remblai. Certains longèrent les voies, d'autres entrèrent dans la cabine du conducteur. Tant que la porte resta ouverte, l'alarme retentit, résistant à toute tentative d'arrêt. Le conducteur, un homme pâle, à barbe, plutôt petit, sortit de la cabine encadré par deux hommes chargés de le protéger. Ils traversèrent le train jusqu'au bout et revinrent après un petit moment. Il avait l'air d'un pauvre pénitent, mais les gestes de ses gardiens étaient pleins de précaution.

Dès qu'il eut disparu dans sa cabine, un fonctionnaire en civil se planta devant la porte et déclara qu'il n'y aurait malheureusement aucun train de remplacement. «Problèmes techniques», expliqua-t-il. Il fallait donc s'attendre à un arrêt prolongé. Les portes devaient rester fermées, ils remerciaient les passagers pour leur compréhension. La compagnie rembourserait les billets de train, il suffisait de se présenter au guichet de sa gare avec le tampon adéquat. Celui-ci allait être distribué, ainsi que des boissons fraîches, gratuitement, bien sûr.

Entre-temps, le champ en contrebas du remblai s'était transformé en parc automobile. Au carrefour le plus proche, une signalisation indiquait d'autres bouchons. Le personnel continuait de défiler à l'intérieur du train dans les deux directions, et le sifflement se manifestait de manière irrégulière.

L'état d'urgence avait détendu l'atmosphère. Ceux qui n'étaient pas pendus au téléphone échangeaient avec leurs voisins leur révolte ou leur empathie, toute la compassion allant au conducteur. Le retraité avait reporté son attention sur un «Strammer Max», un encas roboratif qu'il venait de déballer.

«Je peux?» demanda Iris, enfilant ses lunettes, et elle se mit à lire tout bas:

*This ecstasy doth unperplex
(We said) and tell us what we love;
We see by this, it was no sex;
We see, we saw not, what did move.*

Elle glissa une œillade par-dessus le bord de ses lunettes. «Je sais l'anglais pourtant, mais là, je ne comprends pas un mot.»

«Comment allez-vous?» demanda un jeune homme aux larges épaules et veste jaune en s'arrêtant dans le couloir du milieu, un sourire sombre aux lèvres.

«Pourquoi nous posez-vous une telle question? demanda Iris. – Je la pose à tout le monde. – Et si on ne va pas bien, que se passe-t-il? – Eh bien, on vous envoie de l'aide.»

À ce moment précis, un hélicoptère approcha en pétaradant et se posa dans le champ tout proche.

*Extrait d'«Accident de personne», premier chapitre de «Die Japanische Tasche»
(C.H. Beck, 2015), choisi et traduit de l'allemand par Camille Luscher.*

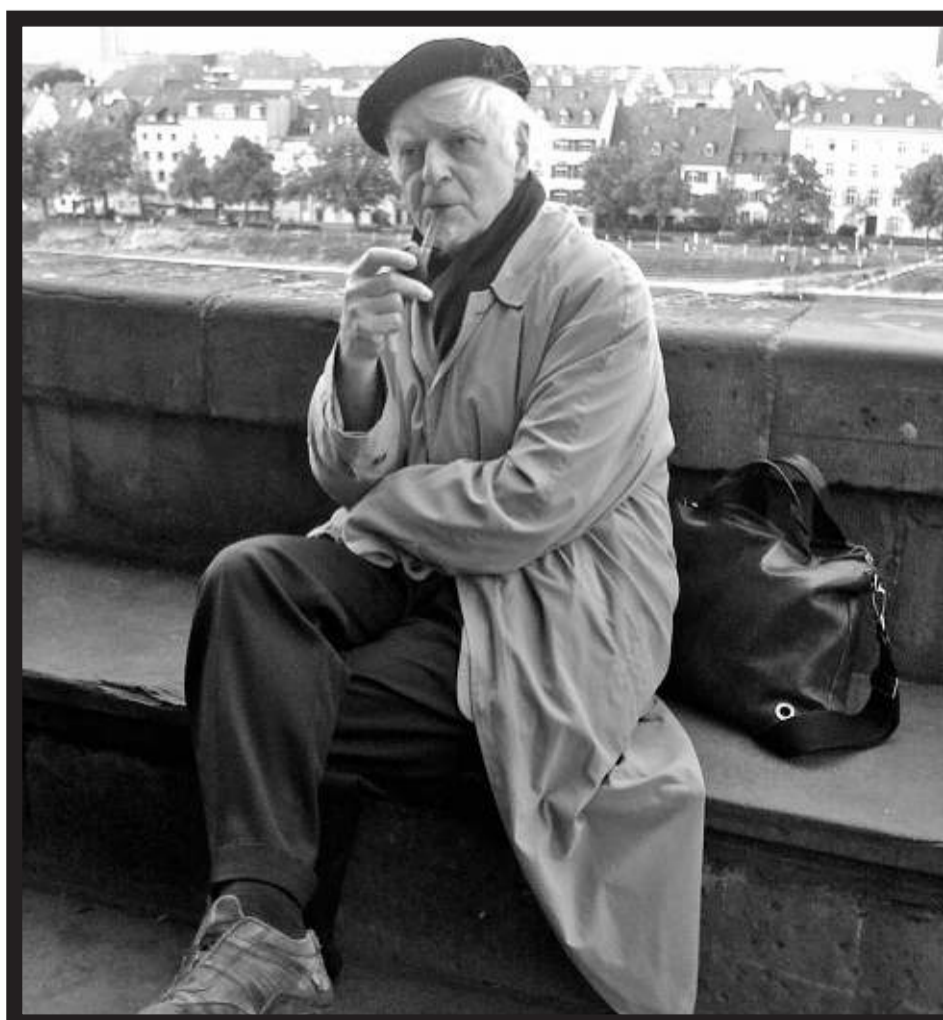
bio

Né en 1934 à Zurich, Adolf Muschg est sans doute, après Max Frisch et Friedrich Dürrenmatt, l'écrivain engagé le plus important de Suisse et de l'espace germanophone. Sa bibliographie est marquée par ses différents séjours à l'étranger: au Japon, dans lequel il a longtemps cherché une «patrie fictive», ou aux États-Unis, où il enseigne dans les années 1960 et se forge une conscience politique. Peu traduite en français (voir biblio ci-contre), son œuvre, composée d'une trentaine de romans et d'autant d'essais sur la littérature, a été récompensée par le Prix Georg Büchner en 1994 et par le Grand Prix suisse de littérature en 2015, entre autres.

Au centre de son dernier roman, *Le sac du Japon*, se trouve Beat Schneider, historien aussi génial qu'original, peu intéressé par les plans de carrière. Toute sa vie est placée sous l'égide particulière de sa nourrice et de l'onirisme des contes qu'elle lui racontait. Adolf Muschg parle de maladie et de perte, de solitude et d'échec, d'amour et de trahison, assemblant ces thèmes universels avec légèreté, subtilité et ironie. Les descriptions et les dialogues laissent toujours la place à des zones d'ombres, des espaces vides, des ruptures; ces malentendus si caractéristiques de la communication humaine. CLR

Adolf Muschg est invité au Festival de littérature de Loèche-les-Bains (1^{er} au 3 juillet), www.literaturfestival.ch

photo ATSUKO MUSCHG



biblio

Cinq discours d'un Suisse à une nation qui n'en est pas une

Trad. de l'allemand par Etienne Barilier, Zoé, 1997.

Notre temps est à l'orage

Trad. par Etienne Barilier, Zoé, 1990 (épuisé).

La lumière et la clef: roman d'éducation d'un vampire

Trad. par Robert Simon, Gallimard, 1986.

Bayoun ou Le Voyage en Chine

Trad. par Cornélius Helm, Gallimard, 1984.

Ce sera tout?

Trad. par Bernard Lortholary, Gallimard, 1981.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation CÉrtli, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.